

Culture Séries,
le webzine des grandes séries

<http://www.culture-series.fr>

Culture
Séries



Six Feet Under

Sept minutes pour l'éternité

Benjamin Champion
jeudi 19 juin 2008

Le 21 août 2005, HBO tournait un peu plus la première page de sa jeune histoire en diffusant l'épisode final de *Six Feet Under*, qui rejoignait *Sex and the City* et *Oz* au cimetière des fleurons de la chaîne du « premium cable » (Les Soprano se placera dans le même caveau l'année suivante). Et au moment crucial de suivre les dernières tribulations des familles Fisher, Chenoweth et Diaz, une question cruciale brûlait les lèvres de tous les téléspectateurs rivés à leur poste : « Quel sortilège Alan Ball va-t-il bien pouvoir inventer afin de conclure une série aussi complexe, chorale et spirituelle que *Six Feet Under*... sans se perdre en route ? ».

Dès la fin de la saison 3, Alan Ball savait que *Six Feet Under* (sa deuxième série télévisée après l'échec de la sitcom *Père malgré tout*, non renouvelée par ABC au terme de sa première saison), ne durerait pas plus de cinq ou six saisons. Car il avait une idée assez précise des sphères sociales et psychologiques dans lesquelles il souhaitait emmener ses personnages. Car il pressentait que l'inspiration des scénaristes (des auteurs aussi expérimentés que Jill Soloway, Scott Buck, Rick Cleveland ou Kate Robin) et la faculté des réalisateurs (de Rose Troche à Kathy Baker) concevant chaque épisode de la série comme un film indépendant finiraient par s'épuiser



à force de manipuler les faces colorées du même « rubiscube » dans tous les sens. Car il redoutait la lassitude légitime des téléspectateurs et car, enfin, HBO offre la rare opportunité à un « showrunner » de prendre ce genre d'options. Finalement, le compteur s'arrêtera à 5 saisons et pas une de plus.

Une fois cette décision prise en son âme et conscience par le créateur de *Six Feet Under*, l'avenir de la série ne faisait plus aucun doute selon son producteur exécutif Alan Poul : « Sur une série de network, il arrive que des showrunners se succèdent et concourent ainsi à une forme d'émulation offrant de nouvelles perspectives au programme. Mais dans le cas de *Six Feet Under*, l'empreinte d'Alan Ball était si indélébile que personne n'aurait pu prendre la suite à sa place ». Restait à savoir quelle « plume » allait avoir l'immense honneur de conclure l'une des oeuvres majeures de la décennie, marquant une étape plus importante encore qu'*American Beauty* dans l'art de dépeindre les vicissitudes d'une famille dite « moyenne » dont la somme des personnalités tend pourtant vers l'excellence en terme de

tempérament et d'originalité.

Le monde attend

Là encore, il n'y avait pas à chercher bien loin pour trouver la réponse. Qui avait en effet vu grandir le bébé avec plus d'assiduité, qui maîtrisait autant la « bible » de la série, qui y avait consacré ses jours et ses nuits au point de remettre à plus tard tout autre projet d'écriture qu'Alan Ball,



Nathaniel Fisher Sr. (Richard Jenkins).

son initiateur et superviseur dévoué ? Et il n'y a qu'à partager son émotion d'accompagner le bébé devenu grand vers la mort (selon une transposition intellectuelle mais tout aussi douloureuse de l'euthanasie) pour se convaincre qu'il était bel et bien l'homme de la situation : « Juste après avoir écrit les derniers mots de l'épisode final, confie-t-il ainsi, j'ai éteint l'écran de mon ordinateur et je me suis mis à pleurer ». Générique.

Alors qu'elle perdait les eaux à la fin de l'épisode précédent, nous retrouvons Brenda Chenowith en train d'accoucher (une sorte de « préparation » pour l'actrice Rachel Griffiths, justement enceinte au moment du tournage) dans des souffrances dont l'intensité se mesure aux décibels qu'elle émet afin d'extraire de son corps celui, minuscule, de sa fille Willa appelant la vie de toutes ses forces. Sauf qu'à sa venue tant désirée au monde, la nouvelle-née n'exprime pour sa part aucun cri, aucun pleur ni aucun reproche à sa mère de l'avoir fait si longtemps patienter. Et l'épitaphe qui s'ensuit (mentionnant le nom de Willa Chenowith et son année de naissance, à savoir 2005) ne contribue nullement à nous empêcher de penser que le bambin n'aura pas vu le jour bien longtemps. Ça commence mal...

Puis tout s'enchaîne : Brenda veille sur sa fille dont la prise en charge rapide par les professionnels de la maternité a finalement mis les jours hors de danger (bien que pèse sur son futur la menace de troubles psychiques ou moteurs), Ruth tente de surmonter la perte de son fils aîné et la peur de finir ses vieux jours seule, Keith contraint David à quitter le foyer qu'ils venaient à peine de construire ensemble avec leurs deux enfants adoptifs, Anthony et

Durrell, afin de faire la paix avec lui-même, tandis que Claire voit une belle opportunité s'ouvrir à elle quand l'appelle un recruteur de la banque de données New Image, basée à New York, pour un poste d'assistante photographe auquel elle n'avait même pas postulé. Bien que touché par la disparition de Nate, Rico pense quant à lui à l'avenir de sa famille et ne tarde pas à proposer à David une revente pure et simple de l'entreprise de pompes funèbres dont il est le dernier héritier...

« Oublie les photos : c'est déjà fini »

En 68 minutes (ce qui en fait l'épisode le plus long de la série), Alan Ball insère avec subtilité dans son final tous les éléments qui ont contribué à l'originalité et au magnétisme se dégageant de *Six Feet Under* : des héros ordinaires en constante introspection (« J'ai l'impression d'avoir la tête sous l'eau, constate froidement Claire, et ce n'est pas seulement dû à la mort de Nate. Je n'ai absolument aucune idée de ce que je vais faire de ma vie »), des conversations imaginaires avec un défunt (Nate, dont le décès trois épisodes plus tôt



Frances Conroy), Keith Charles (Matthew St. Patrick), Anthony (C.J. Sanders), Durrell (Kendre Berry) et David Fisher

posait un premier jalon de cette conclusion, y officie à la fois comme oracle de Claire et comme mauvaise conscience de Brenda), des clins d'oeil au passé (Ruth revient par exemple sur le choc qu'elle avait subi en surprenant Nate en train de faire un cunilungus à Brenda dans sa propre maison, une scène remontant à... *La famille*, ép. 4 [1.4] !).

Le décalage de certaines situations (l'enthousiasme débordant de Claire, prête à vivre avec Ted et embauchée en tant qu'assistante photographe par une banque d'images, se fracasse ainsi contre la torpeur de David et surtout de Ruth, que l'espoir de mener la vie qu'elle espérait a quittée depuis longtemps), des relations tout sauf conventionnelles (s'ils semblaient faits l'un pour l'autre, Ruth et George ne parviennent pas à vivre sous le même toit tandis que Claire « l'artiste » rencontre l'âme-soeur en la personne de Ted « le ringard », qui ne cache pas son empathie pour George W. Bush et la musique religieuse), la stoïcité de certains protagonistes ne dérogeant jamais à leurs principes moraux (jusqu'au bout, Nathaniel Senior aura pointé du doigt l'homosexualité de David faisant de lui un « monstre » tandis que Rico n'aura jamais compris l'obstination des Fisher à barrer sa volonté d'indépendance) pendant que d'autres se dévoilent sous un autre jour (Claire apprend ainsi que c'est Olivier Castro-Staal qui, des mois après avoir couché avec son petit ami Russell, regagne une partie de son respect en la suggérant à la société New Image) accroissent encore

la richesse de ce series finale de luxe.

Ajoutez à cela des rapprochements inattendus (il aura fallu la disparition de Nate pour que Brenda se découvre une relation de mère-fille fusionnelle avec Ruth et rencontre Nathaniel Senior pour la première fois), un déluge d'émotions savamment orchestrées (des larmes, de la tendresse, de la culpabilité, du désespoir, de la tension, de la mélancolie...),



Nate Fisher (Peter Krause).

des scènes se payant le luxe d'innover (une incartade musclée à classer dans le registre de l'action place ainsi David dans les griffes de son agresseur virtuel dont il finit par réaliser qu'il s'agit en fait d'un dédoublement de sa propre personnalité), des déclarations toujours aussi cinglantes (« Oui, le monde est pourri, assène Ted à Claire. Mais ce n'est pas en chaise roulante que tu sauras mieux l'affronter » ou « Ruth, nous ne sommes plus dans les années 50, quoi qu'en disent les vêtements que vous portez », un fiel issu tout droit de la bouche de Margaret), des références audiovisuelles (on aperçoit quelques extraits de la sitcom *Voilà !* sur l'écran de télévision de Mme Fisher), des acteurs principaux au sommet de leur art (Frances Conroy, par exemple, met parfaitement en exergue un tic de Ruth qui consiste à lancer des phrases « automatiques » à ses interlocuteurs sans y réfléchir, telles que « Prends un pull » à l'attention de Claire s'apprêtant à passer la nuit chez Ted) et des personnages secondaires presque tous présents (seule manque à l'appel Sarah, la soeur de Ruth, que l'on aperçoit fugacement dans les derniers instants) et vous obtenez sans doute l'un des épisodes les plus fascinants de l'histoire de *Six Feet Under*.

Claire trace la voie

Seulement voilà : comme les dernières images approchent à grands pas et qu'il s'agit tout de même de l'épilogue (censé apporter un point final au récit et contenter les nombreux fidèles qui l'ont suivie durant cinq années, même s'ils devaient toujours patienter neuf mois voire plus entre chaque saison) d'une oeuvre essentielle, on reste quelque peu sur sa faim en se disant qu'il existait sûrement un moyen (bien que l'on ignore lequel !) de graver la conclusion de *Six Feet Under* dans la mémoire des téléspectateurs et de rendre la série aussi

intemporelle que le *Woodstock* entonné par Joni Mitchell dans *Retour aux sources* (ép. 20 [2.27]).



C'est justement cet instant précis que choisit Claire pour introduire dans le lecteur CD de sa voiture toute neuve une compilation que lui a remise Ted afin de l'accompagner pendant son voyage vers New York. Le premier morceau s'intitule *Breathe Me* (« Respire-moi ») et c'est la chanteuse Sia Furler qui l'imprègne de son pouvoir de fascination. Musique.

Claire passe la première, quitte l'allée de la demeure familiale. Dans son rétroviseur, elle aperçoit Nate qui la suit au pas de course mais ne peut tenir son rythme. Plan large : le véhicule tourne à un carrefour et s'apprête à rejoindre la voie rapide. Allongées sur des transats dans un vaste jardin fleuri, Ruth et Bettina lancent la balle à une colonie de chiens en grande forme (un filtre visuel rend l'image légèrement floue et criante). Plan à hauteur de pont : Claire a rejoint l'autoroute et roule désormais à toute allure. David explique la technique d'embaumement à un Durrell attentif comme rarement. Willa fête son premier anniversaire dans la joie et l'allégresse de sa famille composée de Chenowith et de Fisher. Plan accéléré depuis la banquette arrière : Claire se rapproche chaque seconde un peu plus de sa nouvelle vie, de son destin, de New York.

Le père Maculan unit David et Keith (tout de blanc vêtus) par les liens sacrés du mariage avec le concours de leurs garçons d'honneur, Anthony et Durrell (naturellement). Parmi l'assistance, Brenda enceinte de son troisième enfant est accompagnée de son nouveau mari, Daniel Nathanson, de Maya (devenue une délicieuse fillette tenant toujours fièrement le singe en peluche que retrouvait Ruth coincé près de son réfrigérateur) et de la petite Willa qui se porte comme un charme. Rico et Vanessa (situés un rang devant... le producteur exécutif Alan Poul) ainsi que Ruth, George et Claire équipée de son fidèle appareil photo argentique rayonnent également dans le parc à ciel ouvert où se tient la cérémonie. « Je me suis perdue à nouveau et personne ne pourra jamais me retrouver » scande Sia Furler tandis que s'accélère le rythme musical et que continuent de déferler sur nos esprits hypnotisés les images d'un dénouement de passion et de douleur.

Comme le temps passe...

Sous le regard embué de ses enfants et de George, Ruth se meurt dans une sinistre (mais

comment pourrait-il en être autrement en de pareilles circonstances ?) chambre d'hôpital à Glendale. Elle aperçoit ses deux Nathaniel défunts lui décocher un dernier sourire en forme d'hommage à la vie dont elle n'a jamais lâché les rênes, avant de s'éteindre. « Ruth O'Connor Fisher, 1946-2025 » (apparaît le traditionnel épitaphe en lettres noires sur fond blanc). Au cimetière, David (qui officie toujours en tant que directeur des pompes funèbres Fisher & Fils),



Ted (qui s'approche lentement en arrière-plan), George et Claire, Keith et son fils Durrell (devenu un bel homme) pleurent la perte de leur chère et tendre Ruth. Une transposition présente de la même Claire s'enfonce désormais à tombeaux ouverts dans l'Amérique profonde et ses interminables routes désertiques.

La barbe décolorée par l'âge, Keith sort des mallettes d'un fourgon portant son nom (« Charles Security ») quand des braqueurs cagoulés le mitraillent et s'emparent de son butin. « Keith Dwayne Charles, 1968-2029 ». Claire et Ted finissent à leur tour par prononcer leurs vœux sous un halo de lumière blanche et le regard ému de David, Durrell accompagné de sa femme et de son fils Matthew, Anthony et son partenaire ainsi que Brenda et son mari. Le bolide de Claire continue de glisser sur l'asphalte tandis que l'illumine un soleil éblouissant. Au cours d'un repas familial au Echo Park, un David usé par l'empreinte de ses 75 printemps tombe à la renverse en revoyant une dernière fois « son » Keith dans la quintessence de sa forme athlétique et esthétique. « David James Fisher, 1969-2044 ». Le cœur de Rico cesse de battre au même âge à Porto Rico lors d'une croisière effectuée avec sa femme tant aimée, Vanessa. « Hector Federico Diaz, 1974-2049 ».

Puis c'est au tour de Brenda de pousser son dernier soupir à 82 ans, exténuée de subir les incessantes plaintes psychodramatiques de son frère Billy. « Brenda Chenowith, 1969-2051 ».



Ted Fairwell (Chris Messina).

La caméra prend de la distance afin de capter toute l'amplitude de la steppe qui réduit Claire et son volant à l'échelle microscopique d'un grain de sable emporté par le vent. Un subtil assemblage de cadres exposés au mur présente Ruth successivement en compagnie de George et de Bettina, Brenda et sa tribu lors du mariage de David et de Keith, des oeuvres artistiques de Claire dont un portrait « fragmenté » de Nate, des photos de couple (Brenda et Nate, David et Keith, Claire et Ted), un sourire étincelant de Maya, un nu fascinant de Ted... À 102 ans, les yeux atteints de conjonctivite de Claire se ferment sur le destin d'une vie ayant basculé de l'ombre à la lumière, du rejet de tous à l'amour de chacun, des hésitations d'une adolescente ne sachant quelle voie emprunter à l'affirmation d'une artiste et d'une épouse sûre de sa force. « Claire Simone Fisher, 1983-2085 ». Mais pour l'heure, le regard lumineux de Claire déborde d'un espoir fou et la musique doucement s'apaise et la caméra baladeuse s'envole vers le ciel dont le teint laiteux vous envahit et vous enveloppe et vous voudriez que jamais cela ne se termine et pourtant vous savez que toutes les bonnes choses ont une... « Fin » [1].

Voilà, c'est fini !

En sept minutes d'un clip foisonnant d'idées et de clins d'oeil à l'histoire de *Six Feet Under*, Alan Ball met au défi quiconque l'a suivie suffisamment longtemps pour s'attacher aux heurts et aux bonheurs des familles Fisher, Chenowith et Diaz de ne pas verser au moins une larme en partageant leurs derniers jours sur la terre de leurs ancêtres et de leur descendance. En sept minutes d'une délicate superposition d'images à la mélodie en rupture de Sia Furler (la frénésie de dénouements tragiques « repartant » de plus belle après une délicieuse accalmie à la manière des roues du brancard qui se calent avec un parfait timing sur une envolée lyrique dans le générique d'ouverture de la série), ce qui aurait pu s'apparenter par instants à une publicité tape à l'oeil pour le dernier modèle d'un constructeur automobile



pousse au contraire le concept narratif d'une histoire de familles (avant d'être une histoire de croque-morts) à son apogée poétique et tellement réaliste à la fois. En sept minutes d'un épilogue n'ayant justement rien d'extraordinaire d'un point de vue social (des milliers d'êtres humains meurent en effet chaque jour dans des circonstances analogues), Claire s'affirme comme l'héroïne ultime de *Six Feet Under*, la cadette sur laquelle reposaient tous les espoirs d'une vie meilleure. Celle que nous souhaitons aujourd'hui à nos enfants.

Une question se pose pourtant : s'agit-il d'un plongeon dans l'avenir avéré des principales figures de la série ou plutôt d'une vision née de l'imagination de Claire ? En fin de compte... peu importe ! Ce destin leur appartenait et le nôtre consistait sans doute à le voir se dérouler ainsi sous nos yeux. La plus belle des réponses à toutes les interrogations qui planaient sur le dénouement de *Six Feet Under* (« Un drame va-t-il secouer une dernière fois l'une des trois familles ? », « Celles-ci vont-elles au contraire trouver l'équilibre tant espéré par la force d'un enchantement digne des contes de fées ? », « L'émotion du final à Paris de *Sex and the City* va-t-elle l'emporter sur la noirceur jusqu'au-boutiste de *Oz* ? »), Alan Ball les sublime en exploitant l'un des « trucs » de la série : les épitaphes en lettres noires sur fond blanc qui annoncent le décès (burlaque, mystérieux, atroce...)



d'un anonyme et parfois d'un être plus intime. Il aurait difficilement pu trouver idée plus géniale [2] que d'appliquer cet hommage visuel (et donc émotionnel) à ses propres

« créatures » : accepter la perte des siens, n'est-ce pas déjà un premier pas de franchi vers des retrouvailles avec soi-même ?

« Crois-moi, je n'aurais rien contre un peu d'amusement... » confie Ruth à George au cours de l'épisode final. Plus tard, elle y exhorte Claire à sauvegarder l'espoir qui l'emplit le plus longtemps possible tandis que Nate lui intime de ne pas reproduire ses erreurs et de croquer ce que l'existence a de meilleur à lui offrir sans se poser d'éternelles questions. « Tu peux faire ce que tu veux, proclamait sur le même ton (destiné à le faire sortir de ses gonds) Nathaniel Senior à son fils David dans les dernières secondes de la saison 4. Tu es en vie ! ». Si *Six Feet Under* aura poussé la noirceur des âmes et la violence des sentiments à un niveau rarement atteint à la télévision, se penchant sans contourner l'obstacle sur un sujet aussi « casse-gueule » que la mort (et le commerce qui l'accompagne), le message qu'auront cousu en filigrane à leur (chef d')oeuvre Alan Ball et son pool de scénaristes transpire plus encore que l'espoir, la foi en un monde meilleur. L'on pourrait le résumer par cette dernière réplique de Claire à son compagnon en apparence antinomique : « Tu es trop intelligent. Tu es trop bon. Ne gâche pas ça... ».

[1] À noter que des compléments d'informations indispensables à une parfaite assimilation du parcours et de la descendance laissée par les personnages principaux déchus au cours de ce montage final sont délivrés par l'obituaire du site internet de HBO. De précieux renseignements (tels que les représentations théâtrales auxquelles prendra part David ou la réussite professionnelle de Claire en tant que photographe) y font même figure d'exclusivité puisqu'aucune image ne les laissait deviner !

[2] Même si l'idée en question ne repose pas sur un principe tout à fait inédit puisque, quelques mois plus tôt, le series finale de *New York 911* annonçait par exemple le sort professionnel réservé à ses héros (les promotions, les passages à la retraite, etc.) juste avant le « tomber de rideau ».